

# Le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE  
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10<sup>e</sup>)

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

## Grandeur et immortalité de la Patrie

Il est des patriotes qui déclarent soi-disant que « la morale laïque mentira à son programme et se convaincra elle-même d'impuissance si elle débrouille une seule idée au libre jugement de l'esprit ». D'ailleurs, en élevant la patrie et le devoir militaire au-dessus de la discussion, ils risqueraient fort de les rendre suspects. Aussi font-ils semblant de ne point se contenter des dogmatiques affirmations des théologiens du nationalisme. Après avoir défini la patrie en termes vagues et souvent contradictoires, — après l'avoir célébrée éloquemment, ils cherchent à prouver qu'elle est infiniment au-dessus de l'homme. Examinons l'un de leurs arguments favoris.

« Qu'est — s'écrie F. Barthé (Questions de Morale) — la vie d'un homme comparé à celle d'une patrie ? Les générations humaines passent, rapides, au sein des groupements nationaux... Qu'est aussi le microcosme humain comparé à la masse imposante des grands peuples ? »

Qu'importe donc, n'est-ce pas, l'individu éphémère et microscopique quand est compromise la séculaire existence morale des gigantesques collectivités ! Pourquoi jeter les hauts cris pour quelques insignifiants homuncules qu'on est obligé d'écraser !

— Singulière façon de juger ! Ainsi la valeur des êtres et des choses dépendrait de la masse et de la longévité... Il faudrait adorer un crocodile millénariste et énorme baleine ! Og, Goliat, Teutobocchera, — Mathusalem, Jared, Noé, seraient, — grâce à leur taille gigantesque ou au nombre fabuleux de siècles qui blanchissent leurs barbes, les plus respectables des humains dont l'histoire ou la légende gardent le souvenir ! Il faudrait vénérer un coquin d'une statue herculeenne et mépriser un honnête homme qui aurait l'impar-donnable défaut d'être un tantinet petit ! — Ne poursuivons pas la plaisanterie. Ne comparons plus les patries à des crocodiles et à des coquins. Examinons froidement s'il est possible que leurs proportions immenses et leurs rideaux séniens puissent les placer au-dessus de l'individu.

Quoique l'existence d'une nation ne soit pas forcément plus longue que celle d'un homme, reconnaissions que, le plus souvent, les patries sont de tempérance assez robuste pour résister aux germes destructeurs, plus longtemps que l'organisme humain. — Mais les jours, les siècles, les ères géologiques même ne se valent-ils pas dans l'infini du temps ?

Devant l'éternité tout siècle est du même âge

Or, malgré la rhétorique creuse des poètes nationalistes, les nations sont loin d'être éternelles. Le royaume d'Israël dura 244 ans, celui de Judas 375, celui des Parthes 476. L'empire carthaginois vécut 6 siècles, le byzantin 10, le romain 11. Les empires que fondèrent Alexandre, Charlemagne, Tamerlan, Napoléon, se désagrégèrent au bout de quelques années. En admettant un instant l'hypothèse invraisemblable que subsiste dans l'avenir la notion de frontière, que restera-t-il au quarantième ou au cinquantième siècle de la carte politique du monde contemporain ? Que seront devenues la France, l'Angleterre, l'Allemagne ? Rares sont les générations qui ne voient point déplacer des frontières, surgir et disparaître des nations. Malgré tout, on ose parler de patries impérissables et l'on verse des flots de sang pour cimenter, consolider pendant encore quelques lustres ces œuvres fragiles et éphémères...

...Après avoir apprécié les nations dans l'infini du temps, imitons le geste de Pascal : regardons-les dans l'infini de l'espace. Dans cette « sphère dont le centre est partout et la circonference nulle part », la terre est « un grain de sable », un « atome de boue » — et les royaumes, les empires, les républiques sont « des points imperceptibles ». — Qu'on se transporte par la pensée à des millions de milliards de kilomètres de notre infime « canton céleste », qu'on observe l'agitation humaine depuis un autre système stellaire... et les nations s'évanouissent dans la poussière des mondes. Qu'elles deviennent mesquines, la gloire des patries, les ambitions nationales dans l'immensité de l'univers !

Et quand auront passé des millions d'années, lorsque l'humanité, puis la vie auront disparu de notre globe (car « la vie n'est qu'une brève parenthèse dans le roman du ciel ») — que restera-t-il de ces gloires, de ces ambitions ? Pas même le souvenir !

Vanitas vanitatum ! Dans l'infini et dans l'éternité, les patries se rapetissent

DIMANCHE 6 MAI

Grande Balade Champêtre  
A GARCHES-MARNES-LA-COQUETTE  
ÉTANG DE VILLENEUVE

TRAINS :

Gare St-Lazare à 7 h. 15, 8 h. 35, 9 h. 28  
Rendez-vous à 8 h. Salle des Pas Perdus

Apporter ses provisions

## La leçon du Premier Mai

### ACTION DIRECTE

Le Premier Mai 1923 ne fut pas dépourvu de sens révolutionnaire. Nous devons tirer un enseignement des différents aspects qu'il offre.

Les quasi-néanç se valent : égalité de tout dans la vanité de tout. Pourquoi donc au quasi-néant : nation devrait-on sacrifier le quasi-néant : homme ? — Il est ridicule de vouloir établir une « échelle des valeurs » avec le mètre et le pendule. Il faut, en sociologie comme en morale, d'autres critères que ceux de grandeur et de durée...

Lesquels ? — Tout dans l'univers se transforme, tout se désagrége, tout meurt et tout est mesquin à ce titre :

Qu'est-ce donc que cela qui n'est pas éternel ?

Tout est vanité... sauf le plaisir et la douleur. Dans l'univers écoulement des phénomènes, dans l'incessante succession des formes, l'homme est plus qu'un agrégat de molécules et d'énergies.

C'est un corps joyeux qui souffre, Un esprit aile qui se tord.

Ces « paquets de chair » — quoique passant comme le reste — sont respectables parce que doués de conscience et surtout de sensibilité. Atome insignifiant dans l'immensité ou même dans l'ensemble des sociétés humaines, l'être pensant et sensible dépasse l'univers matériel et toutes les organisations collectives à la fois par l'infini de la pensée et par l'infini de la joie et de la douleur.

Voilà pourquoi il est une chose sacrée par-dessus tout : c'est l'existence individuelle, « la vie dans toutes ses manifestations, dans son libre et plein développement, la vie sans autres égards que celles que nous imposons à l'ensemble des sociétés humaines, l'être pensant et sensible dépasse l'univers matériel et toutes les organisations collectives à la fois par l'infini de la pensée et par l'infini de la douleur.

Et dehors, sur le pavé, c'étaient les masses en armes de la fiscalité et de la gendarmerie. Il y eut, de la part de la police, rue Grange-aux-Belles et à Saint-Denis, des provocations évidentes, mais il fallut bien que les journalistes bourgeois constatent eux-mêmes la décision de la part des manifestants de ne pas se laisser faire. C'est que, là, en ce Premier Mai, on n'avait pas affaire à une foule ordinaire, moutonnée et troussarde. La, c'était la minorité agissante, résolue et n'ayant qu'un regard, celui de ne pas posséder encore l'instrument perfectionné de sa lutte contre les forces du capital et de l'Etat, c'est-à-dire une organisation prolétarienne de combat, une Confédération Générale du Travail libre de toute entrave patricienne et capable de grouper les travailleurs en armes pour l'abolition de toute exploitation, pour la destruction de toute forme de gouvernement, une C.G.T. capable de faire la Révolution pour le bien-être et la liberté des producteurs.

Rue Grange-aux-Belles, devant les bourgeois déchaînés et armés, les copains avec leurs poings vides furent héroïques. Hélas ! ce n'est pas suffisant pour hâter l'heure de l'émancipation.

A Saint-Denis, les femmes furent des premières à parler à l'assaut du poste de police où l'on venait d'enfermer un camarade syndicaliste japonais, coupable seulement d'avoir déclaré devant cinq cents ouvriers français la situation sociale des travailleurs de son pays. Femmes, gosses et vieillards allaient en confiance demander la libération du copain japonais. On leur répondit à coups de matraques et de bâtons.

De la conscience, du courage, de la volonté et de l'idéal — ce n'est pas ce qui manque dans le prolétariat. Tout cela s'est affirmé glorieusement en ce Premier Mai 1923 auquel le concours des midinettes en greve apporta la sérénité et la confiance de la jeunesse féminine.

Ce qui manque, ce sont les moyens pratiques de la lutte. A nous de les trouver

pour démolir les politiciens et les endormants du pouvoir.

Le 1<sup>er</sup> mai 1923 nous y encourage.

A. CALY.

## Qui a publié ça ?

Vous ne vous êtes pas trompé sur ma pensée, que vous avez bien fidèlement comprise. Était-il besoin de le dire ? L'Allemagne, qui menace l'Europe depuis plusieurs années, n'a pas d'adversaires plus résolus, plus confiants que nous. Nous ne voulons pas la guerre. Maintenant, nous voulons la victoire ; nous la voulons énergiquement.

Nous la voulons avec tous ses fruits.

Pour ma part, je me réjouie d'avoir tenu,

dans la lettre que je vous ai adressée, un langage assez fier, à la bien comprendre,

le langage d'un Français soucieux de la gloire de son pays, et qui n'est pas assez stupide, en tout cas, pour conseiller une paix précaire et stérile. Mais je ne veux pas parler de moi davantage. Que valent à cette heure les paroles ?

Ne détournez pas notre pensée de nos soldats, plus grands que leurs grands ancêtres, et dont le courage fera l'éternel émerveillement du monde.

Beaucoup sont tombés ; il en tombe au moment où l'écrit, et cette idée fait trembler ma main ; il en tombera encore, hélas ! Du moins, le sang de ces jeunes hommes et les larmes des mères n'auront pas coulé en vain. Il en naîtra la victoire, et ce sera le triomphe de la justice et de la liberté.

Avec quelle tendre admiration, quelle pieuse reconnaissance nous contemplons ces héros, qui, par un effort surhumain, alegrement accompli, par le sacrifice de leur vie encore en sa belle nouveauté, délivrent la patrie d'un ennemi monstrueux et sauvage !

Par eux, la victoire est assurée. Et qu'on soit sans inquiétude à cet égard ! nous exigeons d'Allemagne toutes les réparations, toutes les restitutions dues, toutes les garanties nécessaires.

Après avoir apprécié les nations dans l'infini du temps, imitons le geste de Pascal : regardons-les dans l'infini de l'espace. Dans cette « sphère dont le centre est partout et la circonference nulle part », la terre est « un grain de sable », un « atome de boue » — et les royaumes, les empires, les républiques sont « des points imperceptibles ». — Qu'on se transporte par la pensée à des millions de milliards de kilomètres de notre infime « canton céleste », qu'on observe l'agitation humaine depuis un autre système stellaire... et les nations s'évanouissent dans la poussière des mondes. Qu'elles deviennent mesquines, la gloire des patries, les ambitions nationales dans l'immensité de l'univers !

Qui a écrit ça ? Est-ce Poincaré à Léon Daudet ou Léon Daudet à Poincaré ?

Non. C'est ANATOLE FRANCE, à son retour de Hervé, le 28 septembre 1914. Cette lettre fut publiée dans un des derniers numéros de la Guerre Sociale.

Et le même Anatole France, après avoir été en 1920 le grand patron du Parti communiste, est aujourd'hui le patron vénéré du Parti communiste unitaire.

« Que valent à cette heure les paroles ? »

DIMANCHE 6 MAI

Grande Balade Champêtre  
A GARCHES-MARNES-LA-COQUETTE  
ÉTANG DE VILLENEUVE

TRAINS :

Gare St-Lazare à 7 h. 15, 8 h. 35, 9 h. 28  
Rendez-vous à 8 h. Salle des Pas Perdus

Apporter ses provisions

## Au secours de Makhno !

### Il va être jugé

Les nouvelles que nous recevons au sujet de Makhno sont alarmantes. Notre camarade, prisonnier depuis de longs mois pour la partie qu'il prit dans la révolution russe contre les armées réactionnaires, va être jugé dans quelques jours.

Tous les amis de la révolution russe, tous ceux qui ont à cœur de sauver celui qui en fut l'un des plus héroïques défenseurs, tous les prolétaires enfin, se doivent à eux-mêmes de protester contre l'ignoble procès intenté au révolutionnaire anarchiste.

Si l'on songe que l'Etat polonais est l'allié de la République française, on ne peut rester inactif dans ce pays devant le sort que la réaction polonaise prépare à notre brave camarade Makhno. Que dans les meetings organisés contre la répression mondiale le nom de Makhno soit à ceux de Sacco et Vanzetti, de Marty et Cottin, des victimes du fascisme et de la Terre blanche d'Espagne.

Autour de Makhno !

### LE "COMPLÔT"

### Haute-Cour ou Basse-Cour ?

M. Joussetin ne pouvait trouver de charges contre les premiers inculpés, se rattrapa en équipant une seconde charrette de victimes. Voici nos camarades Marie Guillot, secrétaire de la C.G.T.U., Deltosse, secrétaire de la Fédération des mineurs, Provost et Béron, poursuivis eux aussi pour « complot contre la sûreté intérieure ». Au secours de Makhno !

Le 31 juillet 1914, avec le concours bénévole ou forcée de plusieurs chefs de la police (que je démasquai un jour, preuve en mains), furent élaborés dans le but de se débarrasser d'adversaires gênants et qui en saavaient trop long. Les procès du Bonnet Rouge, Malvy, Caillaux, Meunier-Bernain n'ont pas d'autre origine.

L'Action Française croyait avoir maléfices justiciers futurs, elle se croyait sûre de l'impunité, lorsque, à mon tour, j'entre en lice. A mon tour je viens lutter à la place de ceux qui sont morts ou qui agonisent au bûcher. M. Daudet n'a encore

pu concevoir que ce soit une jeune femme de 20 ans qui relève le défi et ose se dresser pour dire : « J'accuse ». Cela est, pourtant, et il ne faut pas vous dissimuler qu'entre les royalistes et moi ce sera une lutte implacable : je les briserai ou ils me supprimeront.

Ayant essayé vainement de prouver les complicités de l'Œuvre et de l'Ère Nouvelle, M. Léon Daudet, après trois mois de préparation, s'empare de l'affaire de la rue Lécyer : C'est le brigadier Ballerat, agent de l'Action Française (ou de l'aveu même de Daudet) il a porté le double de ses enquêtes dans l'officine de M. Lacour, successeur de Marius Plateau, qui a tout mis en œuvre pour provoquer l'incident de la rue Lécyer.

Peu importe à M. Ballerat d'être malmené dans les colonnes de l'Action

## Germaine Berton accuse

Voici la fière lettre que notre camarade Germaine Berton, vient d'adresser aux royalistes pour courrir sa collaboration étroite avec eux et tromper le public. M. Ballerat n'ignore pas, en outre, que Léon Daudet, grâce au chantage qu'il exerce sur le gouvernement et en particulier sur M. Poincaré, usera de tous son crédit usurpé pour lui épargner des sanctions réclamées pour la forme et lui donner peut-être un espoir d'avancement.

Prison St-Lazare, le 28 avril 1923.

Monsieur Paul Devise, Juge d'Instruction.

Monsieur le Juge d'Instruction, Avant même de répondre dans votre cabinet à la nouvelle inculpation qui vous a été faite, je tiens à vous faire parvenir cette déclaration :

Les événements prouvent de plus en plus que les principes d'honneur et de droiture dont les royalistes d'aujourd'hui revendiquent l'orgueil et l'apartheid, ont suivi leurs descendants dans la décadence. Depuis l'assassinat du tribun Jaurès, l'Action Française a triomphé de la vérité par les plus vils mensonges et les pires bassesses. Tous les procès provoqués par l'Action Française depuis le 31 juillet 1914, avec le concours bénévole ou forcée de plusieurs chefs de la police (que je démasquai un jour, preuve en mains), furent élaborés dans le but de se débarrasser d'adversaires gênants et qui en saavaient trop long. Les procès du Bonnet Rouge, Malvy, Caillaux, Meunier-Bernain n'ont pas d'autre origine.

Donc, tandis que le tribunal correctionnel condamna par défaut les Camélots du Roy qui mirent à sac les bureaux de l'Œuvre et de l'Ère Nouvelle, le gouvernement offrait une petite compensation à l'Action Française et sur l'ordre de M. Poincaré, président du Conseil, on m'inculpait le même jour d'association de malfrats. La justice osa maintenir l'accusation, malgré que l'instruction ait établi que sa nouvelle procédure ne reposait sur rien d'établi, si ce n'est un faux témoignage du faux témoin Jacques Chennevière. Un non lieu immédiat s'impose contre un tel arbitraire, arbitraire dont nul ne s'explique quand on saura que le faux témoin en question n'est autre que le frère de Jean Chennevière, rédacteur à l'Action Française, Camelot du Roy, qui cravacha M. Lazarick au Palais et qui profite de sa mise en liberté provisoire pour se rendre à Brest s'introduire frauduleusement dans un banquet pour manifester contre Briand.

Donc, tandis que l'incident de l

## SOUS LES ROSES OLIBRIUS

Figuroit cesuy Olibrius es moult mystères. Estoit représenté sous l'image d'ung faucessant, fanfaron, grippé-sous, bevari et couillard comme Diable en personne. Si d'aventure les gens d'armes, pour prix de sa tant mignardes cabrioles et singeries prétendues, l'avaient de bastonmade, pris de grand'pou, empêché son huit-de-chasse, et en matière de compensation, fassoit emprisonner les pôvres.

(Chroniques du Siecle de Humevesse, 1515-1547.)

Au bon vieux temps, nos pères s'ébaudissaient fort au spectacle mirifique de la masquerade que la jeunesse turbulente des écoles promenait sous les rires et les huées, à travers les ruelles de la Cité en liesse.

Le défilé s'empara tout soudain de la foule des manants irrévérencieux, quand, juché sur sa bourrique pêlée et cageuse, la mitre en tête, et la crosse au poing, apparaissait en un carrefour, sa Sainteté le Pape des fous.

Les siècles s'écoulèrent, et peu à peu, les carnavaux d'antan ayant passé de mode, la joie, faute d'aliment congru à sa subsistance, sembla s'être évadée à tout jamais de l'âme des hommes.

Un beau matin pourtant, une nouvelle mirobolante courut en galopade d'un bout à l'autre du territoire de la République :

— Hosanna ! Hosanna ! le Pape des fous est revenu !

Les bons bourgeois, avides du plaisir dont ils étaient privés depuis tant de lunes, accoururent en troupes compactes.

Il s'agissait en l'espèce d'un olibrius tout en tropne, en bedaine et en fessier, qui avec force grognements, grimaces et éructations, roula sa masse gléatineuse dans la fange des huisseries, à la manière plaisante d'un porc hargneux qu'un croquant pourchasse à coups de galoché.

Maintenant, pour attirer l'attention sur lui, le salopin agitait ses aileurs, comme s'il avait prétendu s'élançer vers les nues, néanmoins en cela, qu'à retomber piteusement sur son imposante cuirasse.

Il était entouré d'une inénarrable séquelle d'enfants de chœur émasculés, qui criaillaient d'une voix pointue la première édition d'une gazette nouvellement éclosée.

Bientôt, une rumeur ne tarda pas à se répandre par la ville. Le journal que l'on avait tout d'abord pris pour une feuille humoristique, n'était rien autre qu'un instrument de chantage. Sa calomnie en salissait inexorablement les colonnes, comme aurait pu le faire une lèpre hideuse.

Une manchette annonçait en substance, que tout un chacun, sujet de la République, devrait cracher copieusement au bassinet, s'il voulait éviter d'être envoié tout cru sous un meunier d'ordures attentatoires à sa dignité personnelle.

Dès le lendemain matin, on apprit en ouïre que le croque-mitaine attendait dans son cabinet directorial la première fournée des victimes désignées. Comme il apprêchait grandement la substantielle bastonade dont l'aurait pu à l'occasion le gratifier les clients irrécalcitrants, il avait jugé prudent de s'adjointre un ange gardien. Celui-ci était un jean-foutre mité, dépeiné, hirsute, et voulut à rendre jaloux un pot de chambre. On le disait apparemment candidat perpétuel à l'Académie des belles lettres.

En l'absence de l'épée de parade tant convoitée, il s'était provisoirement armé d'un gigantesque rasoir ébréché, qu'il menaçait de promener jusqu'à ce que mort s'en suive, sur le visage des mauvais citoyens qui n'obtempéraient pas avec assez de diligence aux ordres donnés par le maître du lieu.

Qui, à moins d'être un saint, aurait pu résister à la séduction de semblable prévenance ? L'Armée, la Magistrature, les préfets, les agnèlets du Négoce et de la Phynance, pour sauver leur honneur, furent contraints de se rendre à merci.

Fort marris d'avoir été ainsi bernés, les escorches vifs clament en sortant de cette grotte de voleurs, qu'il y avait sûrement à leur endroit maléfices et trahison. En suite de quoi, ils allèrent incontinent en l'église de leur paroisse, faire brûler un cierge béni. Ils ne manquèrent point non plus d'adresser une petite prière au Seigneur-Dieu dans l'espoir qu'ils seraient à bref délai, par la corde ou tout autre moyen salutaire, délivrés du diabolique coquin qui, par malaventure, leur était chus des latrines célestes, en lieu et place du Pape des fous qu'ils avaient si ardemment désiré.

### BRUTO REAUGEMER.

### Mathusianisme et Communisme

Nous recevons la lettre suivante : On peut lire dans l'Humanité du 31 mars, 2<sup>e</sup> page, 2<sup>e</sup> colonne, un article effarant sur Mathusianisme et Communisme.

L'auteur de l'article, un nommé Nivet en 2<sup>e</sup> bonnes. Dans son article, il prétend que la limitation du nombre d'enfants dans une famille comme moyen de lutte contre le capitalisme n'est qu'un argument d'anarchistes et de petits-bourgeois.

Ce Nivet a l'air de s'y connaitre drôlement en matière de communisme. Pour les pauvres boursous de prolétaires, beauçoup d'enfants, grande misère au foyer... Avec ça ils peuvent lutter contre leurs bourreaux.

Après avoir fabriqué des enfants, soldats, châts à plaisir ou viande d'esclaves pour les industries, les prolétaires peuvent s'endormir tranquilles : le communisme des pères lapins.

Ce Nivet, pour ne pas dire Nivelle, voulait que les initiés cessent leur propagande en faveur du Mathusianisme au profit des pères lapins.

Mais le devoir des Communistes consciens n'est-il pas d'empêcher par tous les moyens que la misère perdure au foyer ?

D'après nous, il est plus facile d'éviter l'avènement d'un esclave que d'obtenir une augmentation de salaires, même promise par les moscoutraires, solitaires communistes.

Un groupe de communistes qui voient clair dans l'ignoble Communisme que l'« Humanité » voudrait leur imposer.

### UN PEU DE L'ÂME DES BANDITS

par Emile MICHON

Comment j'ai connu les Bandits. — Leur vie affective. — Leur vie intellectuelle. — Leur vie active. — Les Bandits et la Criminologie. — Les Causes. — Avec illustrations.

Le volume : 5 fr. — Franco rec. : 6 fr.

A la Librairie Sociale

## Baal-Zebud "Seigneur des Mouches"

Après l'absorption de son vomitif quotidien, le soud Maurras courut de son dégueule inodore sa feuille épicée et incolore, respira et protégé par la haute pêche ministériste, royaliste, poineariste, le tout se retranchant derrière le blason tricolore.

Il se voyait subitement lâché par Jeanne la très sainte, de qui la gaule ne pleurait plus, l'ancien souboron de Marigny se rabatit sur cette vieille entremetteuse de Marianne, justement à la recherche d'un souteneur, et, depuis, il ne sait que faire, chaque matin, de peur que la gueule ne lui refuse de partager sa couche, malgré l'impuissance de sa virilité.

Après lui avoir offert, comme petit cadeau (sachant que ceux-ci entretiennent l'amitié) nos amis Mercereau et Chauvin, et voyant, malgré ça, son effet manqué, il s'empresse de chercher ailleurs.

Il s'abat avec fracas sur l'écrivain bien connu Pierre Hamp, coupable d'avoir traité du soud Maurras comme un mal nécessaire, parce qu'il faut des riches.

Regardons bien, et nous nous apercevons que, dans la caste noble, la loi fait encore des choses étonnantes :

Deux nobles, importants propriétaires terriens, étaient en désaccord au sujet de la limite de leurs châteaux, ils votent en justice. Le juge — selon la loi — donne raison au premier. Mais le second se trouve la même loi — lésé. Il poursuit à nouveau : même verdict, plus les frais.

Troisième procès : un verdict contraire. Un quatrième et dernier procès : c'est double ! Cette même loi est-elle aveugle ou malade !

Deux riches villageois, pour une affaire semblable, intentent un procès, et aujourd'hui tous deux mendient, mais chacun jure que la loi est pour lui.

Une autre fois, la loi a des effets plus terribles. Un homme travaillait tranquillement pour gagner sa vie. La loi l'intervient, elle prend cet homme, le revêt d'un uniforme, puis elle ouvre une caserne et ordonne que, pendant trois ans, chaque jour, il dénonce, en même temps, à la fonctionnaire et à la justice en tant que fonctionnaire. (Hamp est inspecteur du travail). Le pourvoiteur des prisons déclare : « Pourquoi pas aussi du poteau d'exécution ? »

Rappelons, je vous lègnes qui motivent la colère du fou...

« Cette noble fille, blâmable et émouvante, disait sur son lit d'hôpital : « Je veux mourir. » Les médecins l'ont sauve.

Les hommes de conscience n'ont pas été de la grandeur d'âme qui est dans ce pauvre corps navré. Germaine Berton méritait bien l'honneur de mourir sans discussion de justice. Elle ne chercha pas son profit, qui était de se tenir tranquille, ni la gloire de son crime, puisqu'elle voulait mourir, l'ayant commis. A une époque de tant d'indifférence, en matière de politique, de lant de résignation à la violence des autorités, une femme régimbe et donne à la foule l'exemple de la république. Beaucoup d'hommes de cette France fatiguée et appauvrie ne pensent plus qu'à leur gain personnel. Chacun ses affaires ; celles du pays, après.

« Germaine Berton pense d'abord à la nation. En elle surgit l'âme magnifique de l'âme de la révolte et le démon détestable de l'assassinat.

« Quand on lui lira son arrêt, levez-vous, jurez et assistez. La punition qui lui est due n'abolit pas l'honneur qu'elle mérite. Pour Germaine Berton, Léon Baudel, monstre d'Action Française, est comme Marat pour Charlotte Corday. La réprobation de l'histoire ne se décide pas sur le fait de meurtre, mais cela ne sera de rien : la loi les tient tous les deux dans sa main et, même si le caporal renonçait à persécuter et à donner des ordres au soldat, c'est lui-même qui frapperait et tourmenterait la mystérieuse loi de violence.

Pourquoi cela se produisit-il ? D'où vient cet état de choses et pourquoi le subit-on ?

En vain vous cherchez, ô hommes simples ! C'est le grand secret des puissants

qui le dévoilent : la puissance de l'application de la loi. Mais il arrive souvent que deux hommes ne savent pas non plus la cause de cet ordre de choses. Ils obéissent tout simplement à la Loi qu'ils ont appris respectueusement.

Si la misère existe, elle est le résultat fatal de la propétairie individuelle.

Supposons abolie cette forme d'propriété, imaginez-la comme un socialisme où l'homme travaille pour le plaisir et le plaisir des autres, et non pour l'exploitation de l'homme par l'homme, ces produits assureraient la vie des possédants et certains prolétaires troublés par l'inconscience.

Les hommes, disons-les, sont les uns et les autres que les siennes, et l'observation la plus rudimentaire démontre l'abondance extrême de tous produits et que, si la société réussit à être basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme, ces produits assureront la vie des possédants et certains prolétaires troublés par l'inconscience.

Si vous voulez donc commencer à savoir un peu, à connaître l'origine et l'essence de la loi, vous avez devant vous deux voies : ou entrer dans la société des hommes de loi et ne jamais révéler à la masse des malheureux les secrets pénitaires, ou venir à ceux-ci leurs secrets, sans bruit, avec l'aide des sorciers, de leurs blasphemateurs et défendus, sur lesquels est toujours ce signe secret et diabolique :

reconnu à cet ouvrier blessé une complète incapacité de travail ? Un autre encore n'a-t-il pas fait incarcérer cet homme qui propageait cette vérité naturelle : à savoir que le monde se transforme et doit être transformé ?

Mais peut-être ces injustices ne frappent-elles que les parias indignes de la bonté et de l'indigence de la loi.

Regardons bien, et nous nous apercevons que, dans la caste noble, la loi fait encore des choses étonnantes :

Deux nobles, importants propriétaires

terriens, étaient en désaccord au sujet de la limite de leurs châteaux, ils votent en justice. Le juge — selon la loi — donne raison au premier. Mais le second se trouve la même loi — lésé. Il poursuit à nouveau : même verdict, plus les frais.

Troisième procès : un verdict contraire.

Un quatrième et dernier procès : c'est double !

Deux riches villageois, pour une affaire

semblable, intentent un procès, et aujourd'hui tous deux mendient, mais chacun jure que la loi est pour lui.

Une autre fois, la loi a des effets plus terribles.

Un homme travaillait tranquillement pour gagner sa vie.

La loi l'intervient, elle prend cet homme,

le revêt d'un uniforme, puis elle ouvre une caserne et ordonne que, pendant trois ans,

chaque jour, il dénonce, en même temps,

à la fonctionnaire et à la justice en tant que fonctionnaire.

Le pourvoiteur des prisons déclare :

« Pourquoi pas aussi du poteau d'exécution ? »

Rappelons, je vous lègnes qui motivent la colère du fou...

« Cette noble fille, blâmable et émouvante,

disait sur son lit d'hôpital : « Je veux mourir. »

Les médecins l'ont sauve.

Les hommes de conscience n'ont pas été de la grandeur d'âme qui est dans ce pauvre corps navré.

Germaine Berton méritait bien l'honneur de mourir sans discussion de justice.

Elle ne chercha pas son profit, qui était de se tenir tranquille, ni la gloire de son crime, puisqu'elle voulait mourir, l'ayant commis.

A une époque de tant d'indifférence, en matière de politique, de lant de résignation à la violence des autorités, une femme régimbe et donne à la foule l'exemple de la république.

Beaucoup d'hommes de cette France fatiguée et appauvrie ne pensent plus qu'à leur gain personnel.

Chacun ses affaires ; celles du pays, après.

« Germaine Berton pense d'abord à la nation.

Et, tout comme les premiers, ils crachent par mépris en passant devant les Palais de Justice, les Prisons et les Casernes.

(1) Sans gouvernement. Source étymologique du mot. anarchisme.

Que sont ces hommes ? Où vivent-ils ? Je ne dirai pas.

D'ailleurs, vous en rencontrerez partout.

Ce sont : LES ANARCHISTES.

(Ecrit en Esperanto par Joan SAVADO, de Lublin (Pologne), et traduit par J. M., à Paris.)

## LA MISÈRE

Selon les ignorants, la misère est un mal nécessaire, parce qu'il faut des riches.

Raisonnablement absurde. Selon les autres, la misère ne peut être abolie, parce qu'elle est la principale cause du progrès, le meilleur moyen d'aggrégation.

Le P. J. Baudel, dans son ouvrage "La Misère", écrit : « La misère est une maladie mentale, une maladie sociale, une maladie physique, une maladie morale, une maladie spirituelle. »

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie mentale.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie sociale.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie physique.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie morale.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie spirituelle.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie mentale.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie sociale.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie physique.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie morale.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie spirituelle.

Il est difficile de comprendre que la misère soit une maladie mentale.



sion de quiconque, j'ai suivi avec enthousiasme comme d'autres beaucoup d'autres camarades, la marche triomphale de la Révolution russe, et j'ai adopté comme membre du Parti socialiste en toute liberté, le Parti Communiste, nouvellement constitué en adhérant, discipline des décisions de la III<sup>e</sup> Internationale.

Exclu de la section de Strasbourg, pour ce communisme discipliné, la section de Bischheim m'a réadmis contre la volonté de la fédération du Bas-Rhin. Aussi la Fédération de la Moselle m'a-t-elle demandé d'être membre de sa fédération. Mais pour ne plus créer d'obstacle à la section de Bischheim et prévoyant que mon cas soumis aux mains du Comité Directeur ne sera jamais jugé, j'ai quitté volontairement le Parti.

Et depuis, dégoûté de tout parti politique — je suis resté et je resterai « sans parti », simili syndicaliste révolutionnaire et cela malgré les propositions faites par des représentants qualifiés de la fédération du Bas-Rhin de faire un *mea culpa* de réintroduction.

**L. SCHMITT,**  
Secrétaire  
de la section d'Alsace-Lorraine  
de la Fédération  
des Travailleurs unitaires des P. T. T.

## Après le Meeting

Les Jeunesse Syndicalistes de la Seine, devant le maintien de la classe 23 et les dangers de guerre, avaient décidé d'organiser un grand meeting, rue de la Grange-aux-Belles, avec le concours de la C.G.T.U. et de l'Union des Syndicats de la Seine, leurs organisations auxquelles les Jeunesse croient devoir s'adresser.

Elles avaient décidé de tenir ce meeting le samedi 7 avril. Pour réaliser le maximum

de propagande, 50.000 tracts furent distribués, 1.500 affiches double-colonbier furent collées sur les murs de Paris. Le jeudi 5 avril, à 18 heures, nous étions saisis par le Comité d'Action contre l'Impérialisme et la Guerre d'une demande, qui était d'accorder au C.A. deux orateurs pour parler sur les assassinats d'Essen. Cette demande fut acceptée, quoique n'étant pas jugée d'effet, les Jeunesse Syndicalistes restant sur le terrain du Syndicalisme révolutionnaire et pouvant faire leurs affaires seules, sans avoir recours aux autres groupements.

Le vendredi 6, le Parti Communiste Unitaire nous fit la même demande que le C.A., demande qui fut acceptée, comme la première.

Le meeting avait amené plus de 3.000 camarades. Il était donc réussi et aurait pu se dérouler dans le calme. Seulement, comment accepter que les Jeunesse Syndicalistes, avec le seul concours de la C.G.T.U. et de l'Union des Syndicats, puissent réussir un meeting? C'était reconnaître la faillite des marques des partis politiques et des syndicats, dans des comités d'action (de nom), et, cela, il ne le fallait pas.

Ayant accepté les uns, pouvions-nous refuser les autres sans faire culture de partisans? Ce qui devait arriver arriva: le meeting fut saboté par ceux qui nous avaient demandé les premiers d'accepter leur concours.

L'Humanité, organe de ceux-là, nous fit savoir, le lendemain, que nous étions les responsables. Quand on possède un quotidien, on peut être coupable; ça ne fait rien; on peut pousser la bêtise jusqu'à refuser aux autres les responsabilités.

Nous qui n'avons pas fait la scission, aux Jeunesse Syndicalistes, pouvions-nous nous faire les partisans d'un parti ou d'un autre? Allons donc! Nous subissons les foudres des mosquées pour ne pas nous courber, pour ne pas diviser, pour ne pas insulter, pour vouloir faire de l'action nous-mêmes. Eh bien, allez-y! Les Jeunesse Syndicalistes resteront les Jeunesse Syndicalistes; et, où les politiciens amsterdamiens ont perdu, les politiciens moscoviaires ne gagneront pas.

La leçon du meeting n'est qu'un renouvellement de notre point de vue. Le mouvement ouvrier et social ne sera pas d'autant que les organisations syndicales seront autonomes de toutes machinations ou de toutes tutelles politiques. Et ces faits nous amènent à faire la déclaration suivante:

« La Fédération des Jeunesse Syndicalistes de la Seine déclare que, devant les attaques de l'Humanité, organe du Parti Communiste, sur le meeting organisé par elle le samedi 7 avril, elle tient à dégager sa responsabilité sur les incidents qui s'y sont déroulés. Elle laisse toute la responsabilité aux partisans intolérants des partis politiques qui ont saboté notre meeting.

« La Fédération regrette d'avoir accepté un tel concours et, ne voulant pas être dupes des politiciens, quels qu'ils soient, décide de continuer la campagne commencée avec le seul concours des organisations syndicales. »

**La Fédération  
des Jeunesse Syndicalistes  
de la Seine.**

## Action Syndicale

Un camarade de la Fédération des cheminots, écrivant dans l'ordre syndical, fait allusion à la création immédiate de comités de gare, à la création et dépôts qui organiseront des réunions communes où les travailleurs seraient invités à se mettre d'accord sur deux revendications: les huit heures et le salaire. En effet, il y a déjà longtemps, camarades, que cette modalité syndicale a été envisagée, mais, malheureusement, jamais réalisée dans les chemins de fer où elle serait pourtant d'une utilité incontestable pour stimuler l'idée revendicatrice réelle chez les cheminots, non seulement sur deux revendications, mais bien sur la question générale du travail dans les firmes ferroviaires pour y établir les principes d'hygiène générale qui y sont complètement défaillants et détruirait en peu de temps l'état lamentable dans lequel se trouvent gares, locaux, ateliers, etc., où le travailleur est appelé à dépasser ses forces tous les jours; il m'a été souvent donné d'entendre des réflexions du public sur cet état de choses, qui n'étaient pas très flattées pour le moral des cheminots, et c'est là la vérité!

La psychologie chez ces derniers est courue dans ces actes de questions, et le travailleur du rail est souvent trop endin à prendre part aux faveurs que c'est son droit bien légitime, et ce, à la joie des dirigeants qui comprennent leur grande force directrice un état de choses, dans lequel ils tirent les meilleures bénéfices. Aussi est-il facile de juger en prenant en note les comptes rendus des réunions sur les différents réseaux où cela se termine toujours par la formule sacramentelle: « Les camarades réunis en séance plénière, donnent mandat à leur secrétaire syndical, etc., et font confiance entière à leur fédération. » Cela respire le plus fort centralisme, au détriment du principe de force et de virilité individuelle dont la cohésion formerait un si puissant collectivisme.

Allons! qu'attendez-vous, les copains, pour mettre sur pied la création des comités à base fédérale pour le bien-être de tous et la puissance de l'organisation dans une corporation dont l'utilité doit avoir pour corollaire la force positive et virile de ceux qui la composent?

**Le Cheminot Fédéraliste.**

# La Vie de l'Union Anarchiste

## Rapport sur la Librairie Sociale

Pour fournir aux groupes et individuels tous les ouvrages de librairie en général, et surtout les brochures et œuvres de doctrine ou de propagande, particulièrement difficiles à se procurer à l'époque, les camarades de *La Vie de l'Union Anarchiste* ont pris, en février 1921, date à laquelle Descarsin prend effectivement en mains l'administration.

A toutes les dépenses des camarades de la Coopérative et concernant la cession du bail, Bidault promet tout ce qu'on peut, mais ne se décide jamais, invoquant chaque fois de nouveaux prétextes pour remettre à plus tard l'exécution de ses engagements. Cet état de choses devient plus tard n'accompasse ce qu'il devait faire plus tard, décideront de déménager la plus grande partie des livres qu'ils transportent dans un local loué à cet effet, leur intention était à la vérité, de rendre à la propagande la totalité des œuvres se trouvant à la « Librairie Sociale », estimant n'avoir pas de ménagements à prendre avec Bidault qui les accueillent en déclarant à qui voulait l'entendre être richement réservés à la propagande.

Jusqu'en janvier 1918, date de l'arrestation de S. Faure, qui s'en occupait, la Librairie fonctionne normalement. Après quelques gestions de courte durée, presénté par quelques camarades, Bidault se charge d'en continuer la gestion et de conserver cette œuvre utile à la propagande. Le bail antérieurement consenti à S. Faure passe à son nom, mais, contrairement à ce qui avait été convenu, jusqu'en 1920, il gère seul, sans contrôle et à son seul profit, la « Librairie Sociale ».

Entre temps, en janvier 1919, le *Libertaire* faisait sa réapparition, et dès son premier numéro pressait ses lecteurs de soutenir la « Librairie Sociale »: presque chaque semaine une large place, une demi-page quelquefois, était réservée à sa publicité, et chaque fois son catalogue était précéde de cet appel:

A NOS AMIS

Nous engageons vivement nos camarades à se procurer tous leurs volumes à notre service de librairie. Le prix des œuvres que nous fournissons n'est pas plus élevé que chez les éditeurs eux-mêmes et les bénéfices réalisés sont exclusivement réservés pour la propagande.

Toutes les communications avec la « Librairie Sociale » qui parurent dans le *Libertaire* durant cette période démontrent que cette dernière était toujours une œuvre exclusivement de révolution et de caractère personnel; voici, par exemple, un appel inséré dans le numéro 20 du 1<sup>er</sup> juin 1919:

ACHETEZ TOUS VOS LIVRES  
ET TOUTES VOS BROCHURES  
à LA LIBRAIRIE SOCIALE

Adresser lettres et mandats à Bidault,  
69, boulevard de Belleville.

Nous nous chargeons volontiers du soin de procurer aux groupements et aux camarades une bibliothèque rationnellement composée. Quiconque désire une bibliothèque qui comprende les livres et brochures les plus utiles à l'acquisition des connaissances qui doit posséder un militant n'a qu'à s'adresser à notre Service de Librairie.

Tous les camarades qui devront d'acheter à la « Librairie Sociale » tout ce qu'il leur faut pour leur propagande.

Voilà ce que je demande:

1<sup>er</sup> Le paiement des volumes et brochures de ce que l'on me doit, et ceci avant de signer quoi ce soit (c'est-à-dire vente simulée); 2<sup>e</sup> le règlement immédiat aussi des brochures Propos subversifs et me rendre celles qui ne sont pas vendues; 3<sup>e</sup> le paiement facultatif en bouquin et brochures; 4<sup>e</sup> le remboursement du loyer de 6 mois d'avance, soit 1.500 francs; ce n'est donc que la moitié, puisque, dans 15 jours, vous devez payer le terme échu. Tout ceci que j'ai payé de mes derniers.

Puisque notre dépêche accepte la convention de l'année dernière, je ne me dedis pas pour le chiffre convenu, mais il nous faut à tout prix une situation nette bien tranchée et que l'on n'a pas partie que l'on ne soit plus obligé de déclarer échouée.

En conséquence, nous prions les camarades de solder au plus tôt leur commande du numéro spécial; plus que jamais nous demandons aux dévoués militants de Paris et de province de faire circuler des listes, de nous trouver des abonnés, de plaquer notre organe dans les kiosques ET D'EXIGER L'AFFICHAGE.

Pour une p's grande diffusion de  
« La Revue Anarchiste »

Afin de faire connaître notre revue, nous sommes décidés à nous imposer un nouveau sacrifice. Nous enverrons gratuitement à tout acheteur du LIBERTAIRE qui en fera la demande un exemplaire de notre périodique. De plus, les camarades sont invités à nous donner le nom et l'adresse de toute personne susceptible d'abonner notre organe dans les kiosques ET D'EXIGER L'AFFICHAGE.

Pour une p's grande diffusion de la revue, envoyez des noms à Soustelle, 9, rue Louis-Blanc.

BIDAUT,  
69, Bd de Belleville, Paris (10).

Au retour du Congrès, S. Faure, Descarsin et Content reprennent les pourparlers; Bidault consent à faire une cession de bail ou de fonds, et, sous le couvert de la légalité, oblige nos camarades à souscrire aux conditions suivantes:

Sur les volumes en magasin, la Coopérative lui rembourserait immédiatement:

1<sup>e</sup> 20.000 francs, représentant sa part du premier inventaire;

2<sup>e</sup> 1.500 francs pour une avance de six mois de loyer faite par lui au propriétaire;

3<sup>e</sup> 8.161 fr. 15, montant de ses avances faites en édition de brochures (des Conférences s'étant tirées à 120.000, qu'il payait 0 fr. 25 et vendait 0 fr. 35 à la Librairie).

Le total est de 30.261 fr. 15 en volumes qu'il importa immédiatement.

C'est par ces faits que Bidault fut contraint de nouveau pourparlers.

Après de nombreuses discussions où, toutes à tour, Bidault pourraient être défaillants, les deux parties, cédant à la pression de l'autre, ont trouvé un compromis: Bidault a consenti à faire une cession de bail ou de fonds, et, sous le couvert de la légalité, oblige nos camarades à souscrire aux conditions suivantes:

Sur les volumes en magasin, la Coopérative lui rembourserait immédiatement:

1<sup>e</sup> 20.000 francs, représentant sa part du premier inventaire;

2<sup>e</sup> 1.500 francs pour une avance de six mois de loyer faite par lui au propriétaire;

3<sup>e</sup> 8.161 fr. 15, montant de ses avances faites en édition de brochures (des Conférences s'étant tirées à 120.000, qu'il payait 0 fr. 25 et vendait 0 fr. 35 à la Librairie).

Le total est de 30.261 fr. 15 en volumes qu'il importa immédiatement.

L'attitude de Bidault entraîna la fermeture totale de la « Librairie Sociale » pendant un mois. Comme conséquence de cette situation, les deux parties, cédant à la pression de l'autre, ont trouvé un compromis: Bidault a consenti à faire une cession de bail ou de fonds, et, sous le couvert de la légalité, oblige nos camarades à souscrire aux conditions suivantes:

Sur les volumes en magasin, la Coopérative lui rembourserait immédiatement:

1<sup>e</sup> 20.000 francs, représentant sa part du premier inventaire;

2<sup>e</sup> 1.500 francs pour une avance de six mois de loyer faite par lui au propriétaire;

3<sup>e</sup> 8.161 fr. 15, montant de ses avances faites en édition de brochures (des Conférences s'étant tirées à 120.000, qu'il payait 0 fr. 25 et vendait 0 fr. 35 à la Librairie).

Le total est de 30.261 fr. 15 en volumes qu'il importa immédiatement.

C'est par ces faits que Bidault fut contraint de nouveau pourparlers.

Après de nombreuses discussions où, toutes à tour, Bidault pourraient être défaillants, les deux parties, cédant à la pression de l'autre, ont trouvé un compromis: Bidault a consenti à faire une cession de bail ou de fonds, et, sous le couvert de la légalité, oblige nos camarades à souscrire aux conditions suivantes:

Sur les volumes en magasin, la Coopérative lui rembourserait immédiatement:

1<sup>e</sup> 20.000 francs, représentant sa part du premier inventaire;

2<sup>e</sup> 1.500 francs pour une avance de six mois de loyer faite par lui au propriétaire;

3<sup>e</sup> 8.161 fr. 15, montant de ses avances faites en édition de brochures (des Conférences s'étant tirées à 120.000, qu'il payait 0 fr. 25 et vendait 0 fr. 35 à la Librairie).

Le total est de 30.261 fr. 15 en volumes qu'il importa immédiatement.

L'attitude de Bidault entraîna la fermeture totale de la « Librairie Sociale » pendant un mois. Comme conséquence de cette situation, les deux parties, cédant à la pression de l'autre, ont trouvé un compromis: Bidault a consenti à faire une cession de bail ou de fonds, et, sous le couvert de la légalité, oblige nos camarades à souscrire aux conditions suivantes:

Sur les volumes en magasin, la Coopérative lui rembourserait immédiatement:

1<sup>e</sup> 20.000 francs, représentant sa part du premier inventaire;

2<sup>e</sup> 1.500 francs pour une avance de six mois de loyer faite par lui au propriétaire;

3<sup>e</sup> 8.161 fr. 15, montant de ses avances faites en édition de brochures (des Conférences s'étant tirées à 120.000, qu'il payait 0 fr. 25 et vendait 0 fr. 35 à la Librairie).

Le total est de 30.261 fr. 15 en volumes qu'il importa immédiatement.

L'attitude de Bidault entraîna la fermeture totale de la « Librairie Sociale » pendant un mois. Comme conséquence de cette situation, les deux parties, cédant à la pression de l'autre, ont trouvé un compromis: Bidault a consenti à faire une cession de bail ou de fonds, et, sous le couvert de la légalité, oblige nos camarades à souscrire aux conditions suivantes:

Sur les volumes en magasin, la Coopérative lui rembourserait immédiatement:

1<sup>e</sup> 20.000 francs pour le *Libertaire*,

20.800 francs pour la « Librairie »,

20.800 pour Bidault.

Il est à remarquer que dans cet inventaire furent compris — au prix fort, com-

me le reste — une quantité de rossignols invendable ou presque.

Descarsin ne peut s'occuper immédiatement de la « Librairie », les camarades de l'ordre et l'assuré, à tour de rôle, en assurant les services, de novembre 1920 au 26 janvier 1921, date à laquelle Descarsin prend effectivement en mains l'administration.

A toutes les dépenses des camarades de la Coopérative et concernant la cession du bail, Bidault promet tout ce qu'on peut, mais ne se décide jamais, invoquant chaque fois de nouveaux prétextes pour remettre à plus tard l'exécution de ses engagements.

Cet état de choses devient plus tard n'accompasse ce qu'il devait faire plus